

## CHAPITRE 1

### CONSIDERATIONS SUR LA METHODE

« *Le socialisme tel le comprenait Marx et Engels est une doctrine non seulement économique, mais universelle.* »

Engels : Economie politique.

(Edition italienne. Introduction et notes de F. Turati. V. Adler et K. Kautsky, Milan, 1895.)

L'étude des rapports entre la notion de laïcité, les institutions religieuses et la lutte de classe repose nécessairement sur une certaine méthode d'investigation ; ce sont d'abord les règles de cette méthode qu'il nous faut présenter brièvement.

Nous admettons pour commencer que ces rapports existent, c'est-à-dire qu'on ne peut pas comprendre la laïcité, ni le rôle des institutions religieuses sans les rattacher à des exigences de la structure sociale.

Nous admettons ensuite qu'ils sont relatifs à l'évolution de cette structure dans le temps, c'est à-dire qu'on ne peut pas prétendre les définir sans tenir compte des modifications des rapports entre les classes à travers les âges.

Nous admettons enfin une certaine hiérarchie des causes dans le devenir social : toutes les manifestations de la vie en société sont sans doute interdépendantes, et leur examen superficiel peut laisser croire à la puissance créatrice de telle ou telle idéologie. Mais, en réalité, les actions et réactions élémentaires, d'individu à individu, les variations infiniment petites psychologiques ou sociologiques, sont un peu comme les arbres qui empêchent de voir la forêt. Il faut les « *intégrer* » (comme disent les mathématiciens), pour découvrir les lois profondes qui régissent les sociétés.

Ainsi, les besoins d'ordre biologique, d'une part, les exigences de l'équilibre social d'autre part, déterminent expressément la conduite des hommes et leurs institutions.

En lutte contre les forces de la nature, pétrie, modelée par le milieu cosmique, enregistrant et classant, « *sous peine de mort* », les résultats de son expérience, la lignée humaine s'adapte, invente des outils, maîtrise des forces hostiles, aménage sa planète, différencie ses activités, crée des moyens de production et par suite des rapports de classe.

Entraînée dans ce processus, divisée contre elle-même par sa propre différenciation, elle ajoute bientôt à la brutalité des forces naturelles, la violence des puissants contre les faibles. C'est ce qui fait dire que l'activité économique est à la fois le « *but* » et la « *condition* » de la vie sociale. C'est ce qui nous permettra de déceler, parmi toutes les causes complexes, le déterminisme essentiel. Ce n'est pas ce que l'homme croit, ce qu'il sent, ce qu'il désire, qui fait l'histoire. C'est ce qu'il fait. Et ce qu'il fait n'est bien souvent que la conséquence d'un grand nombre de liaisons physicochimiques ou sociologiques dont « *ce qu'il pense* » n'est que le reflet. Tel geste, tel sentiment, telle institution paraissent absolument spontanés, nés d'une sorte de « *commencement absolu* » le salut au drapeau, le culte d'un dieu, le mariage, la propriété privée...

Cependant, la science, dans sa souveraine sérénité, découvre à chacun d'eux des origines troublantes, au-delà d'innombrables générations remontant jusque « *dans la sauvagerie*» (1RD). Et l'esprit scientifique exige « *qu'on examine les coutumes et les croyances de l'humanité avec l'impartialité rigoureuse dont fait preuve l'entomologiste, car les coutumes et les superstitions des sauvages, même les plus arriérés, nous touchent de bien plus près que les habitudes des animaux, même supérieurs* » (2RD).

Dès la présentation de notre méthode, nous nous trouvons donc en opposition absolue avec toutes les interprétations théologiques ou métaphysiques de l'histoire. Nous regarderons le phénomène religieux comme une « *donnée* », comme un fait d'expérience. Et cette seule attitude définit déjà ce que nous entendrons, dans un sens très large, par « *laïcité* ». Mieux encore loin de nous paraître inquiétante et de nous inviter à la modestie, à l'humilité, cette opposition nous confirme que nous sommes dans la bonne direction. Le reflet, dans la pensée, de certains intérêts de classe très précis conduit naturellement à des idéologies d'autant plus distinctes que les classes sont plus antagonistes. Il n'est pas surprenant que la manière de penser l'univers... ou la société soit très différente, dans le cerveau d'un seigneur ou dans celui d'un serf, dans celui d'un milliardaire ou dans celui d'un prolétaire. Ce qui serait surprenant, au contraire, ce serait, jeté sur l'âpre bataille quotidienne des classes adverses, le voile menteur d'une idéologie commune, ce serait, sous prétexte d'objectivité, une explication uniforme des valeurs sociales et des enchaînements qui en découlent.

Ceux-là même qui se laissent prendre à cette sorte de neutralisme philosophique dédaigneux des heurts, des déchirements et des passions de la mêlée, ceux qui refusent de rattacher à l'état naturel de la vie humaine, c'est-à-dire au social, leurs doctrines transcendantes, sont, en réalité, les complices, plus ou moins conscients, de l'ordre des choses établi. Trop de « *clercs* » se proposent, en dernière analyse, la justification des plus révoltantes iniquités ; ceux qui n'en parlent pas, trahissent aussi par-là même qu'ils détournent l'attention des victimes et les empêchent de travailler résolument à leur salut. Nous nous refusons à les suivre.

Pour nous, aucun fait, aucun problème ne doit échapper à la pleine investigation de la pensée. Et pour commencer, nous essayons de prouver le mouvement en marchant, entendez par là que nous définissons notre conception de la laïcité en portant notre regard sur le fait religieux, devant lequel hésitent, respectueux et timides, tant de grands esprits.

Nous essayons de comprendre cet épiphénomène de la vie sociale dans la conscience individuelle.

Certes, nous sentons bien toute la force de certaines « *représentations collectives* », toute la vitalité de certaines aspirations à la communion grégaire. Nous ne nions pas qu'un cortège socialiste, une manifestation syndicaliste, une fête laïque ne comportent, dans une certaine mesure, des rites, des sentiments, des enthousiasmes à caractère religieux. De même dans la vie de tous les jours, les réflexes et les actes « *volontaires*.» déterminés par des tendances profondes du subconscient sont bien plus nombreux que les actes rationnels.

Mais nous nous efforçons, là encore, de contrôler, de choisir, de comprendre. Du moins c'est dans la mesure où nous le pouvons que notre conduite est plus évoluée, c'est-à-dire plus pleinement docile aux leçons de l'expérience. Un nombre incalculable de vieilles superstitions ont disparu de l'esprit des hommes, comme des ombres chassées par la lumière. Des superstitions, pour la plupart, utiles, au moment où elles avaient cours, car l'humanité n'avance qu'en utilisant une représentation des choses

qui se modifie perpétuellement, qui s'enrichit, à chaque génération, d'événements nouveaux. D'autres superstitions sont encore profondément enracinées dans nos habitudes de pensée. Elles font partie, plus ou moins directement, du « *lien social* ». Les unes sont sans conséquence, sans portée, par elles-mêmes : croire qu'une vierge peut concevoir et devenir mère est un vestige frappant mais inoffensif de la sauvagerie primitive (3RD) (du temps où les mystères de la reproduction de l'espèce n'avaient pas été dévoilés par la science). Mais croire que « *tout, dans l'Univers, est admirablement réglé en vue de l'homme, que Dieu établi Roi de la Création* » (4MP). Croire que la guerre est d'essence divine. Croire que le régime (scolaire) qui répondrait à l'état normal de la société, ce serait que l'Eglise possédât seule, en fait comme en droit, la direction de tout l'enseignement, et à tous les degrés (5MP), voilà des croyances qui semblent comporter « *une teinte* » sociale d'un puissant intérêt.

Ce sont précisément ces différences de tonalité et de valeur actuelle des croyances collectives qui nous permettront de distinguer entre celles qui peuvent demeurer en dehors de nos préoccupations et celles que nous ne pourrions pas laisser s'épanouir sans les combattre par une propagande incessante. Et ici qu'on entende bien, une fois pour toutes, qu'il ne s'agit en aucune manière d'imiter nos adversaires : de dresser des bûchers, de persécuter quiconque... il faut, sur le terrain de la libre discussion, dénoncer le péril que les servitudes religieuses utilisées pour des fins politiques, font courir au prolétariat comme à la pensée indépendante. Nos seules armes sont celles de la raison et de la science. D'autre part, en déblayant le domaine des superstructures de certains échafaudages surannés et dangereux, nous ne perdons pas de vue que le principal effort d'émancipation demeure sur le plan économique ; mais nous voulons attaquer l'édifice sur tous les plans et sur toutes les faces.

Au surplus, le rôle des croyances, même à notre époque, est énorme. Sous le vernis transparent de la « *civilisation* », la moindre petite secousse fait réapparaître les formes les plus frustes de la sauvagerie. L'expérience effroyable de la guerre le prouve surabondamment.

Bornons-nous, en nous réfugiant derrière la compétence universellement reconnue du grand sociologue anglais Frazer à en citer un exemple savoureux :

*« A la fin de l'année 1893, la Sicile fut dans la détresse à la suite d'une sécheresse de six mois. Chaque jour le soleil se levait dans un azur sans nuages. Dans les jardins de la Conca d'Oro, qui d'ordinaire, enchâssent Palerme d'un merveilleux écrin de verdure, tout se fanait, tout se mourait. La disette se faisait sentir, et le peuple était dans l'angoisse. Vainement, on avait usé de tous les moyens classiques pour faire pleuvoir. Des processions avaient parcouru les champs et les rues ; hommes, femmes et enfants avaient égrené rosaires sur rosaires, des nuits durant, devant les saintes images. Des cierges bénits avaient brûlé sans discontinuer au pied des autels. Aux arbres, pendaient les palmes qui avaient été consacrées le jour des Rameaux. A Solaparuta, suivant une très ancienne coutume, on avait répandu dans les prés la poussière balayée dans les églises le dimanche d'avant Pâques. En d'autres temps, ces saintes raclures ne manquaient jamais de préserver la moisson, mais cette année, vous me croirez si vous voulez, tout échouait. A Nicosia, les habitants, tête nue, pieds nus, avaient promené un crucifix dans tous les quartiers de la cité, tout en se flagellant les uns les autres avec des verges de fer. Rien n'y faisait, le grand saint François de Paule lui-même, qui, annuellement, accomplit le miracle de la pluie et que l'on porte chaque printemps dans les jarclins des maraîchers, cette fois ne put ou ne voulut pas se montrer secourable. Messes, vêpres, concerts, illuminations, feux d'artifice,*

*rien ne l'émouvait. A la longue, les paysans commencèrent à perdre patience. Ils exilèrent presque tous les saints. A Palerme, on fourra saint Joseph dans un jardin, afin qu'il se rendît compte à son propre dam de la situation, et l'on jura de l'y laisser se griller au soleil ardent jusqu'à ce qu'il fit pleuvoir. D'autres saints furent tournés le nez au mur, comme des enfants en pénitence. D'autres encore furent dépouillés de leurs beaux vêtements et bannis bien loin de leurs paroisses, menacés, accablés de grossières injures, condamnés au plongeon dans l'abreuvoir. A Caltanissetta, on arracha à l'archange -saint Michel ses ailes dorées, et on les remplaça par des ailes de carton ; on lui enleva son manteau de pourpre et, à la place, on lui ceignit -les reins d'un torchon ; à Licata, pire encore fut le sort de saint Angelo, patron du pays : on le trouva nu comme un ver ; il fut outragé, enchaîné, menacé de noyade ou de pendaison. « La pluie ou la potence » hurlait la foule courroucée en lui montrant le poing. »(6MP)*

Il y a de cela à peine 40 ans. Mais ceux qui souriront de ces pratiques rituelles pourront s'interroger, en conscience, et analyser un certain nombre de moyens d'influence utilisés couramment auprès des puissances temporelles, pour obtenir leurs faveurs... Il en est qui n'ont guère plus d'efficacité ni de sérieux. Ah ! si les hommes, si les travailleurs commençaient par faire leur besogne eux-mêmes, au lieu d'invoquer les saints en carton... ou de compter sur des maîtres qu'ils se donnent trop complaisamment ! Mais, pour le moment, nous voulons dégager le lien qui unit telle structure sociale et telle condition d'existence (7MP) à tel groupe de croyances. C'est relativement à leur fonction que nous examinerons celles-ci. Il n'est pas exagéré de dire que la religion a été longtemps, et demeure encore une sorte de ciment des sociétés. Toutes les superstructures, d'ailleurs, jouent ce rôle stabilisateur et conservateur. La division du travail social ayant créé des classes exploitées et des classes exploiteuses, c'est par voie de conséquence naturelle que les activités spirituelles et les institutions « connectives » sont orientées dans le sens de la conservation par les classes dominantes. Il faut bien contenir, entre certaines limites, la conduite des individus qui pourraient être tentés de manquer de patience.

*« Le pauvre aurait intérêt à voler, à renverser l'ordre social, mais le prêtre vient et lui dit pense donc que si tu voles, si tu te soulèves contre l'ordre institué, des Peines éternelles t'attendent dans la vie à venir. Et pour échapper à la terrible condamnation, le pauvre s'apaise et se résigne au système social qui l'écrase »(Achille Loria). (8RD)*

Derrière les prétextes métaphysiques, un des éléments essentiels de la pensée religieuse réside dans cette fonction sociale justificative d'un ordre établi, et support d'une éthique appropriée. Par antithèse, le caractère essentiel de la pensée laïque, qui ne peut pas avoir la prétention d'échapper au déterminisme sociologique, c'est « l'insurrection permanente » contre les idéologies et les systèmes régnants (8MP et RD). L'une se porte tout naturellement au service de la forme cristallisée de l'édifice social. L'autre surgit du besoin profond de transformation qui ébranle les bases de cet édifice. A certains moments, les forces vives de l'humanité opprimée secouent violemment la charpente condamnée par le déroulement de l'histoire ; parmi les résistances, on trouve l'esprit religieux et les institutions cléricales; parmi les puissances destructives, on trouve l'esprit scientifique et les institutions laïques. C'est cette thèse que nous voudrions établir grâce à la méthode que nous venons de caractériser.

## Notes

1-2-3RD Frazer : Les origines magiques de la royauté. Frazer, Sir James George : (1854-1941) est un anthropologue écossais, issu d'un milieu de la haute bourgeoisie de son pays, qui a fait pour la première fois un travail d'inventaire mondial sur les mythes et les rites religieux. L'œuvre de cet auteur est aujourd'hui un peu oublié, du fait que les anthropologues contemporains, en particulier Claude Lévi-Strauss, l'ont beaucoup critiqué sur deux points : la théorie évolutionniste des anthropologues contemporains de Frazer, à laquelle il a entièrement souscrit, à savoir que l'humanité progresse à travers trois stades successifs, la sauvagerie, la barbarie et la civilisation. D'autre part le point de vue induit dans l'évolutionnisme selon lequel la civilisation occidentale est supérieure aux autres cultures. On sait que Claude Lévi Straus adoptera le point de vue exactement inverse. Le reproche qui lui est le plus souvent adressé par les anthropologues contemporains concerne le fait qu'il ne met jamais en relations les faits religieux, mythes ou rites avec la culture sociale dont ils sont issus. La mise au purgatoire de Frazer viendra de la critique de nos contemporains contre l'idéologie colonialiste de la supériorité occidentale. Toutefois il faut reconnaître qu'il est le premier anthropologue à avoir défendu l'idée que les représentations religieuses ne sont pas à considérer comme des systèmes vrais ou faux, mais qu'ils sont des phénomènes sociaux dans l'histoire de la civilisation. On comprend que Marceau Pivert, militant et évoluant dans des milieux intellectuels rationalistes, dans le début de son premier chapitre, concernant la religion des primitifs, fasse référence plusieurs fois à l'œuvre principale de Frazer, « Le Rameau d'Or ». C'est ce qu'il dit en présentant sa méthode d'investigation :

« ...nous nous trouvons donc en opposition absolue avec toutes les interprétations théologiques ou métaphysiques de l'histoire. Nous regarderons le phénomène religieux comme une « donnée », comme un fait d'expérience. Et cette seule attitude définit déjà ce que nous entendrons, dans un sens très large, par « laïcité ». »

4MP Fénelon

5MP Le P.Marquigny, 1879, confirmé par l'Encyclique de Pie XI, 30 décembre 1929.

6MP Frazer, Le Rameau d'or, l'Art magique, vol. I, pp. 299-300.

7MP Par exemple, Brickle établit une relation entre cette tendance à la disparition et la fréquence des tremblements de terre.

8RD Achille Loria (1857-1941)

Economiste italien, originaire de Bologne, qui introduisit au sein du mouvement socialiste de son pays, la méthode de Marx, mais de manière tout à fait superficielle. Ce qui lui valut l'inquiétude, puis l'hostilité d'Engels. Dans le milieu intellectuel provincial de l'Italie, il put librement imposer ses thèses sur les « insuffisances de Marx » et la critique d'Engels ne parvint pas à s'imposer. Ce n'est que dans les années 1890 qu'un jeune intellectuel Antonio Labriola fait appel à Engels et Croce qui met en cause Loria dans une présentation de l'article III du Capital pour l'édition italienne. Loria s'éloigne alors du mouvement socialiste, tout en gardant une certaine influence dans le milieu intellectuel.

8MP « Le doute c'est la dignité de la pensée. Il faut donc chasser de nous-mêmes le respect aveugle pour certains principes, pour certaines croyances; il faut pouvoir mettre tout en question, scruter, pénétrer tout : l'intelligence ne doit pas baisser les yeux, même devant ce qu'elle adore. » Guyau, Irréligion de l'Avenir, p. 74.

8RD Jean Marie Guyau (1854-1888), philosophe et poète. Son ouvrage le plus important « L'Irreligion de l'avenir », salué par Emile Durkheim, est une tentative pour comprendre la genèse des religions et leur évolution propre comparativement aux grandes lois d'évolution de la vie, afin de déterminer quelle peut être l'avenir de la religion. L'approche est résolument sociologique : c'est l'homme qui fait la religion, mais selon des modalités propres à la pensée religieuse.